implantés sous la face inférieure du corps, et peuvent servir de pied à l'animal quand il rampe ou se fixe sur un corps. Ce sont les cornicules de Müller. Les *kérones* sont très-abondantes dans les infusions végétales, dans les eaux douces ou marines renfermant des matières végétales à l'état de décomposition. Leur dimension en longueur est de $0^{mm},12$ à $0^{mm},30$. Elles sont blanches, et, quand elles sont nombreuses, paraissent comme une matière floconneuse dans le liquide qui les renferme. Chez ces animaux, qui occupent les degrés inférieurs de l'échelle zoologique, la voracité est non moins grande que chez les carnassiers : les *kérones* avalent les infusoires plus petits qu'elles. Elles se nourrissent aussi d'algues microscopiques et des corpuscules amenés à leur bouche par le mouvement de leurs cils vibratiles. C'est ainsi qu'elles avalent aisément le carmin, l'indigo, matières qui ont permis d'étudier la disposition interne de leur appareil digestif, ou plutôt de constater l'absence d'un intestin. L'agitation du liquide qui les contient, le contact des conferves déforment et mutilent quelquefois les *kérones;* cependant elles continuent à vivre, et, dans cet état pathologique, on les a prises pour des espèces distinctes. Il existe environ dix espèces connues de ce genre, dont les principales sont : les *kérones* pustuleuse, moule et silure.

KÉRONIEN, IENNE adj. (ké-ro-niain, iè-ne — rad. *kérone*). Infus. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre kérone.

— s. m. pl. Famille d'infusoires ciliés, ayant pour type le genre kérone, et qui paraît devoir être réunie aux trichodiens.

KÉROPIE s. f. (ké-ro-pî — du gr. *keras*, corne; *ops*, face). Ornith. Section du genre tangara.

KEROUALLE (Louise-Renée DE PEN-AU-COULT DE), duchesse de Portsmouth, maîtresse de Charles II, roi d'Angleterre. V. PORTSMOUTH.

KÉROULE s. f. (ké-rou-le — du gr. *keras*, corne; *oulos*, délicat). Ornith. Section de la famille des pies-grièches.

KEROULY, ville de l'Indoustan anglais, présidence du Bengale, dans l'ancienne province d'Agra, à 130 kilom. S.-O. de Bhertpour, ch.-l. d'un petit État tributaire des Anglais depuis 1817.

KÉROUMA (chutes de), formées par le Nil, dans son parcours du lac Victoria au lac Albert. Elles sont situées par 2° 17′ de lat. N., et par 30° de long. E. Ces chutes, qui sont peu importantes par elles-mêmes, sont remarquables parce qu'elles correspondent à un coude du fleuve qui, arrivé là, se détourne brusquement vers l'O. pour aller se jeter dans le lac Albert, à Magungo. Elles consistent en une espèce d'écluse naturelle, où les eaux se précipitent entre deux roches de syénite, sur une pente d'environ 10 mètres. Les rapides qui se succèdent sur ce parcours sont d'une régularité singulière; car un banc de rocher forme comme un mur à travers la rivière, et leur hauteur ne dépasse pas $1^{m},50$. Le Nil, en cet endroit, a environ 150 mètres de largeur, et au-dessous des chutes, il forme une succession de rapides entre deux hautes parois de rochers.

KERPEN, bourg de Prusse, prov. du Rhin, régence de Cologne, cercle et à 9 kilom. S.-E. de Bergheim, sur l'Erft; 2,000 hab. Fabrication de quincaillerie. Autrefois ville et chef-lieu d'une seigneurie immédiate.

KERPEN (Georges, baron DE), général autrichien, né en 1741, mort en 1823. Il fit la guerre contre les Turcs, puis combattit les Français dans l'armée du prince de Cobourg en 1794, devint feld-maréchal-lieutenant en 1797, servit ensuite dans le Tyrol, reçut le titre de grand maître de l'artillerie et fut fait prisonnier en 1805, lors de l'ignominieuse capitulation d'Ulm. Depuis lors, Kerpen vécut dans la retraite.

KERR (Robert), chirurgien et écrivain écossais, né vers 1750, mort à Edimbourg en 1814. Il se fixa dans cette ville, où il devint chirurgien de l'hôpital des Orphelins et fut nommé membre de la Société royale de Londres. C'était un excellent praticien, qui consacra tous ses loisirs à l'étude des sciences physiques et naturelles. On a de lui : *Vue générale de l'agriculture du comté de Berwick* (1809, in-8°); *Histoire de l'Écosse pendant le règne de Robert Ier* (Edimbourg, 1811, 2 vol. in-8°); *Mémoires sur la vie et les écrits de William Smellie* (Londres, 1811). Kerr, en outre, a traduit plusieurs ouvrages français en anglais, entre autres : les *Éléments de chimie*, de Lavoisier (1789); l'*Essai sur le blanchiment*, de Berthollet (1789); l'*Histoire des serpents et des quadrupèdes ovipares*, de Lacépède (1802); l'*Essai sur la théorie de la terre*, de Cuvier (1815), etc.

KERRAPAY ou **CRÉPI**, pays de la Guinée septentrionale, sur la côte des Esclaves, compris dans le royaume du Dahomey, entre l'Agonou, au N., le Widdah et le Dahomey proprement dit à l'E., le golfe de Guinée au S., l'Aquambou, l'Amina et l'Adampie à l'O. Il mesure 225 kilom. sur 140. Le cap Saint-Paul en forme l'extrémité méridionale. Ville principale, Quitta, sur la côte.

KERRÉNA s. m. (kèr-ré-na). Mus. Sorte de trompette indienne d'une dimension beaucoup plus grande que la trompette ordinaire.

KERRIA s. m. (kèr-ri-a — de *Ker*, bot. angl.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rosacées, tribu des spirées, dont l'espèce type croît au Japon. ‖ On dit aussi KERRIE s. f.

— **Encycl.** Le *kerria* du Japon, appelé aussi *spirée* du Japon, et improprement *corchorus* ou *corète*, est un arbrisseau rameux, revêtu d'une écorce verte et lisse, portant des feuilles ovales, lancéolées, acuminées, fortement dentées, d'un beau vert; ses fleurs, d'un jaune d'or, ont une grande tendance à doubler; elles ressemblent alors, sauf la couleur, à de petites roses pompons, et sont d'un charmant effet; aussi ne voit-on guère, dans les cultures d'agrément, que la variété à fleurs doubles; pour retrouver le type à fleurs simples, il faut recourir aux jardins botaniques. Originaire du Japon, cet arbrisseau croît très-bien en plein air dans presque toute l'étendue du territoire français. Peu difficile sur la nature du sol, il préfère néanmoins une terre légère fraîche. On le multiplie facilement par boutures. Pour en tirer le meilleur parti, il faut le mettre à l'exposition du levant et le palisser.

KERRY, comté d'Irlande, dans la province de Munster, entre le comté de Clarke, l'estuaire du Shannon au N., les comtés de Limerick et de Cork à l'E. et au S., et l'Atlantique à l'O. Superficie, 175,140 hectares; 201,988 hab.; ch.-l. Tralee. Sur les côtes, que baigne l'Atlantique, se trouvent de nombreuses baies, parmi lesquelles nous signalerons celles de Kennemare, de Dingle et de Tralee. C'est une des régions les plus montagneuses de l'Irlande. Son aspect pittoresque et ses nombreuses beautés naturelles lui ont fait donner le surnom de *Suisse d'Irlande*. Les hauteurs les plus remarquables sont le Mangerton (800 mèt.) dont le sommet offre un petit lac nommé le *Bol de punch du diable*, et les Macgillicuddy's Reeks occidentaux (1,066 mèt.), le point le plus élevé de l'Irlande. Après le Shannon, les cours d'eau dignes d'attention sont le Cashen, le Mang, le Roughan et la Lena. Parmi les lacs du comté de Kerry, nous signalerons le Lough Killarney ou Lean, les lacs de Carra et de Currane. Le lac Killarney couvre une surface de 4,000 à 5,000 kilom. carr. et renferme un grand nombre de petites îles. C'est le lac le plus pittoresque de l'Irlande. « Ses rives, dit un écrivain touriste, se composent tantôt de hauteurs boisées, et tantôt de montagnes complétement nues. Il reçoit une chute d'eau de 23 mètres d'élévation totale et renferme beaucoup d'îles, par exemple le Ross-Island, avec des mines de plomb et de cuivre et la belle et fertile île d'Innisfall, où l'on voit les ruines d'un ancien couvent, et où, par suite de la douceur de la température et de la fréquence des pluies, l'arbousier toujours vert s'élève jusqu'à 7 mètres de hauteur. Au nord de cette romantique région de montagnes et de lacs, derrière la baie de Dingle, s'étend la plaine centrale du Kerry, à l'extrémité de laquelle on rencontre encore une région très-accidentée. Le sol y est d'une fertilité remarquable et produit surtout du froment. » Mais l'agriculture y est très-arriérée et l'élève du bétail forme la principale ressource de la population. Le comté de Kerry est divisé en 8 baronnies et 83 paroisses; il envoie trois membres à la Chambre des communes.

KERRY, village et paroisse d'Angleterre, dans la principauté de Galles, comté et à 9 kilom. S.-O. de Montgomery; 2,200 hab.

KERSA s. f. (kèr-sa). Jeu auquel se livrent les classes inférieures de l'Abyssinie, dans les fêtes qui suivent le carême, et qui ressemble beaucoup au mail.

KERSAINT (Gui-François DE COETNEMPREN, comte DE), marin français, né au manoir de Kersaint, près de Morlaix (Finistère) en 1707, mort en mer le 21 novembre 1759. Kersaint appartenait à une famille de chevaliers qui remonte au temps des croisades. Il entra dans la marine dès l'âge de quinze ans, comme garde de marine, prit part à diverses expéditions, et fut nommé, en 1741, lieutenant de vaisseau. En 1745, Kersaint, commandant la *Renommée*, fut bloqué dans la baie d'Aboutoux (île Royale) par les Anglais et força deux frégates ennemies à lui livrer passage. La même année, à Terre-Neuve, il prit à l'abordage un vaisseau de 800 tonneaux, le *Prince-d'Orange*, qui portait le gouverneur de la Nouvelle-York et les papiers de son gouvernement. En 1746, il soutint, en passant les Açores, une lutte de quatre jours contre deux navires ennemis, perdit une grande partie de son équipage et reçut lui-même une grave blessure. En s'en retournant en France, il eut à traverser l'escadre anglaise, forte de 12 vaisseaux, qui voulait l'empêcher d'entrer à Lorient, et reçut trois blessures. En 1747, Kersaint fut nommé capitaine de vaisseau, et, en 1756, il fut appelé lui-même au commandement d'une escadre. L'*Intrépide*, qu'il montait, fut attaqué le 21 octobre 1757, près des Caïques, par trois vaisseaux anglais; pendant plusieurs heures, il se battit avec la plus grande valeur, et, quoique presque entièrement désemparé, quoique atteint de neuf blessures, il força son ennemi à la retraite. Le 21 novembre 1759, à la bataille de Quiberon, Kersaint commandait le *Thésée*, de 74 canons. L'amiral Hawke, après avoir coupé la ligne française, se dirigeait sur le *Soleil-Royal*, le vaisseau amiral; Kersaint, voyant cette manœuvre, laissa bravement arriver pour empêcher son chef d'être acéablé; malheureusement, il négligea, dans un virement de bord, de faire fermer les sabords de sa batterie basse, et le *Thésée* s'abîma dans les flots avec son vaillant commandant et ses 600 hommes d'équipage. Vingt-deux hommes seulement purent s'échapper à la nage.

KERSAINT (Armand-Gui-Simon DE COETNEMPREN, comte DE), marin, écrivain et conventionnel, fils du précédent, né à Paris en 1742, décapité en 1793. Il entra dans la marine dès l'âge de quinze ans, se distingua sur l'*Intrépide*, à côté de son père, et parvint au grade de capitaine de vaisseau après trente ans de brillants services, qui lui donnèrent la réputation d'un des officiers les plus capables de la marine française. Attaché au parti philosophique, il publia en 1788 un opuscule intitulé le *Bon sens*, qui contenait des idées singulièrement hardies. L'année suivante, il entrait dans le mouvement révolutionnaire. Il fut souvent consulté par le comité maritime de l'Assemblée constituante; il présenta à cette Assemblée, sous le titre d'*Institutions navales*, un projet de reconstitution de la marine, dans lequel il s'élevait contre le système des classes, mais voulait lui substituer le système anglais de la presse. Élu membre de l'administration de Paris, puis député suppléant à l'Assemblée législative, il ne siégea que le 3 janvier 1792, après la démission de Monneron, dont il était le suppléant. Lié avec les girondins, et partisan de leurs doctrines, il attaqua avec vigueur la royauté et le parti de la cour, appuya le projet de mise en accusation du ministre Montmorin, dénonça le roi pour n'avoir pas provoqué la guerre contre la Sardaigne, et fut envoyé, après le 10 août, avec Peraldi et Antonelle, en mission à l'armée des Ardennes pour faire reconnaître la révolution qui venait de s'accomplir. La Fayette le fit arrêter à Sedan; mais, après la fuite de ce général, il fut remis en liberté. Élu à la Convention nationale par le département de Seine-et-Oise, il suivit la même ligne que ses amis de la Gironde, présenta plusieurs rapports sur la marine et fit décréter que les puissances belligérantes seraient responsables des excès que commettraient les bandes d'émigrés qui étaient à leur solde. Il fut quelque peu compromis par les papiers de l'armoire de fer, mais il se défendit chaleureusement. Le 1er janvier 1793, il fit décréter la création d'un comité de défense générale, qui devint le comité de Salut public. Dans le procès du roi, il vota la reclusion jusqu'à la paix, puis l'appel au peuple et le sursis. Son rôle révolutionnaire était fini. A la suite de la condamnation à mort de Louis XVI, il envoya sa démission de député à la Convention, accompagnée d'une lettre véhémente au président de l'Assemblée. Appelé à la barre, il y parut avec une courageuse assurance et refusa de reprendre son siège. Il vécut dans la retraite pendant quelque temps, et peut-être eût-il été oublié, si ses amis n'avaient eu la maladroite idée de le proposer, en concurrence avec Monge, pour le ministère de la marine. La chute des girondins, puis l'insurrection fédéraliste tentée par eux avaient rendu suspects, à tort ou à raison, tous les hommes de ce parti. Kersaint, qui, en outre, avait un frère dans l'émigration, et qui était allié aux familles royalistes, fut arrêté le 2 octobre dans sa retraite de Ville-d'Avray, enfermé à l'Abbaye et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 4 décembre 1793. Il a laissé un certain nombre d'écrits, sur la politique, la marine, etc., qui n'ont plus d'intérêt aujourd'hui. Nous citerons seulement : le *Rubicon* (1789); *Considérations sur la force publique et l'institution des gardes nationales* (1789); *Institutions navales* ou *Premières vues sur les classes et l'administration de la France, considérée dans ses rapports maritimes; Secondes vues de la formation et constitution du corps militaire de la marine* (1789, in-8°); *Lettres à Mirabeau sur l'élection du directoire du département de Paris* (1791, in-8°); *Discours sur l'organisation de l'artillerie et de l'infanterie de la marine* (1792); *Discours sur l'organisation provisoire du service de mer* (1792, in-8°); le *Naufrage et la mort du comte de Boulainvilliers* (Versailles, an VI), etc. Il avait collaboré à plusieurs journaux.

KERSAINT (Gui-Pierre DE COETNEMPREN, comte DE), marin français, frère du précédent, né à Brest en 1747, mort à Suresnes, près de Paris, en 1822. Comme son frère, il entra dans la marine, devint en 1786 capitaine de vaisseau, fut chargé, en 1787, d'une mission politique et scientifique en Cochinchine, émigra en 1790, servit dans l'armée des princes et rentra en France en 1803. Quelque temps après, il fut chargé par Decrès de diriger les travaux de l'Escaut, et devint préfet maritime d'Anvers en 1812. Lors de la première Restauration, le comte de Kersaint reçut le grade de contre-amiral. En 1815, il fut nommé préfet de la Meurthe. Il prit sa retraite l'année suivante.

KERSANTILE s. m. (kèr-san-ti-le). Minér. Espèce de talc d'un vert noirâtre, qu'on trouve dans les Vosges.

KERSANTON s. m. (kèr-san-ton). Minér. Espèce de talc des environs de Brest, qui sert aux constructions, et qui a la propriété de durcir à l'air.

KERSAUSIE (Joachim-René-Théophile GAILLARD DE), officier et homme politique français, né à Guingamp (Côtes-du-Nord) en 1798. Il est neveu par sa mère du célèbre La Tour-d'Auvergne, premier grenadier de France. Élève du Prytanée militaire, il entra dans l'armée, en 1815, comme sous-lieutenant au 4e hussards, puis passa quelque temps à l'École de Saumur, et fut nommé lieutenant en 1820. Deux ans plus tard, il se fit affilier aux ventes de carbonari. Lorsque, en 1823, le gouvernement français intervint en Espagne pour rétablir le pouvoir absolu de Ferdinand, Kersausie, bien que trouvant souverainement injuste cette intervention, dut, comme soldat, prendre part à la guerre, et, dans une affaire d'avant-garde, où les Espagnols étaient de beaucoup supérieurs en nombre, le lieutenant de Kersausie montra tant d'intrépidité et de sang-froid qu'il reçut la croix de la Légion d'honneur. A peu de temps de là (1er novembre 1823), il était promu au grade de capitaine. En 1830, à la nouvelle des ordonnances qui devaient amener la révolution de Juillet, étant en garnison à Pontivy, il souleva son régiment et se mit en marche sur Paris. Arrivé à Vannes, il apprit la chute de Charles X, arbora dans cette ville le drapeau tricolore, et organisa la résistance contre la chouannerie, qui menaçait de s'organiser. Peu après, la branche cadette n'étant pas plus de son goût que la branche aînée, Kersausie, alors aide de camp du général Brayer, à Strasbourg, donna sa démission; mais le ministre de la guerre préféra le destituer. Kersausie voulut successivement offrir son épée à la révolution belge et à l'insurrection polonaise; mais lorsqu'il arriva en Belgique, il apprit que les affaires étaient arrangées avec la Hollande, et lorsqu'il voulut s'embarquer pour passer en Pologne, il reçut la nouvelle que « l'ordre régnait à Varsovie. » Il revint donc à Paris, où il organisa avec Raspail le comité secret des Droits de l'homme. Compromis alors dans la procédure de l'affaire dite des *vingt-sept*, il fut acquitté. Mais le procureur général Persil l'ayant accusé, dans son réquisitoire, d'être attaché au parti carliste : « Vous en avez menti! » lui répondit-il en pleine audience, et il fut condamné pour ce fait à quelques mois de prison. Il avait été précédemment arrêté à la Croix-Rouge le jour de la conspiration de la rue des Prouvaires (février 1831), puis relaxé au bout de quinze jours.

Au mois de juin 1832, il dut prendre la fuite. En juillet 1833, il fut arrêté comme ayant pris part à une émeute contre l'établissement des forts autour de Paris. Acquitté par le jury, il fut arrêté de nouveau au mois d'avril 1834 pour sa participation aux travaux du comité secret de la société des Droits de l'homme, et ne voulut pas s'évader de la prison de Sainte-Pélagie avec ses coaccusés. Traduit devant la cour des pairs, il refusa de se défendre, la cour n'ayant pas voulu admettre que Raspail plaidât sa cause. Condamné à la déportation, il fut transféré à la citadelle de Doullens, et de là à Brest. L'amnistie accordée par Louis-Philippe, le 8 mai 1837, lui rendit la liberté; il resta deux ans hors de France, puis revint à Paris, où il ne tarda pas à être traduit devant la police correctionnelle pour rupture de ban, et condamné pour ce fait à dix jours de prison (1841).

En 1848 et 1849, il prit part aux affaires du 15 mai et du 13 juin. Condamné comme contumace par la haute cour de Versailles, de Kersausie a depuis vécu à l'étranger. En 1860, étant à Naples, il offrit à Garibaldi l'épée offerte à son oncle La Tour-d'Auvergne par les trois consuls Bonaparte, Lebrun et Ducos.

KERSAUSON (François-Joseph, comte DE), ingénieur français, né dans la basse Bretagne. Il vivait au XVIIIe siècle, s'occupa de la navigation intérieure de la France, particulièrement de la Bretagne, proposa de joindre par des canaux la Loire à la Vilaine, et la Vilaine au Blavet, et publia à cette occasion divers écrits : *Mémoire présenté aux états de Bretagne en 1746 pour la construction de trois canaux dans cette province* (Rennes, 1748, in-8°); *Mémoire présenté aux états de Bretagne séant à Nantes* (1765), etc.

KERSENBROCK (Hermann), historien allemand, né dans le comté de Lippe vers 1526, mort à Prunsten en 1585. Après avoir été pendant deux ans recteur de l'école de Hamm, il fut appelé, en 1550, à prendre la direction du collège de Munster, s'attacha à en améliorer les études, et publia, en 1551, sous le titre de *Ratio studiorum scholæ monasteriensis*, un programme d'études dans lequel il prescrit de faire raisonner, à la fin de chaque semaine, les élèves sur ce qu'ils ont appris les jours précédents, et de les faire se livrer à une sorte d'examen mutuel. Tout en remplissant ses fonctions avec zèle, Kersenbrock écrivit en latin l'histoire des troubles causés à Munster par les anabaptistes, troubles dont il avait été témoin pendant son enfance, et il envoya, en 1573, son manuscrit à Cologne pour le faire imprimer. Mais les magistrats de Munster, ayant appris que, dans cet ouvrage, Kersenbrock exposait sans ménagement la

conduite de certaines familles de cette ville pendant les troubles, et que, d'un autre côté, il attaquait les privilèges d'une classe de bourgeois, lui ordonnèrent de soumettre son manuscrit à la censure du conseil de la ville avant de le livrer à l'impression. Avant d'obéir, Kersenbrock fit faire des copies de son manuscrit, puis refusa de modifier les passages qui déplaisaient, fut emprisonné, condamné à une forte amende, quitta Munster, puis devint successivement recteur à Paderborn, à Werl et à Osnabruck. Des satires qu'il publia dans la seconde de ces villes contre le corps municipal de Munster lui attirèrent de nouveaux ennemis, et il fallut toute la fermeté des autorités de Werl pour le mettre à l'abri de nouvelles persécutions. L'*Historia anabaptistorum Monasteriensium*, de Kersenbrock, n'a point été publiée; mais il en a paru une traduction allemande (1771, in-8°), et M. Baston en a publié un extrait en français sous le titre de *Jean Bockelson* ou le *Roi de Munster* (Paris, 1824, in-8°). Outre cet ouvrage et divers autres restés manuscrits, on a de Kersenbrock : *Catalogus episcoporum Paderbonensium* (1578, in-8°); *Belli Monasteriensis contra anabaptistica monstra gesti brevis descriptio* (Cologne, 1545, in-8°); *Narratio de obsidione Monasteriensi seu de bello anabaptistico*, dans les *Scriptores rerum germanicarum*, de Henken.

KERSEY (Jean), géomètre anglais de la fin du XVIIe siècle. On a de lui un grand traité d'algèbre en deux volumes, publiés l'un en 1673, l'autre en 1674, sous le titre : *Elements of that mathematical art, etc.*, et un *Dictionarium anglo-britannicum* (1708, in-8°). C'était un homme d'une instruction solide et variée, sur la vie duquel nous ne possédons aucun détail.

KERSSEBOOM (Guillaume), statisticien hollandais, né en 1691, mort à La Haye en 1771. Lors du congrès de Soissons, il remplit les fonctions de secrétaire général des plénipotentiaires hollandais (1728), devint, l'année suivante, commis ordinaire à la chambre d'audition des comptes, inventa, en 1746, le plan d'une loterie de fonds publics, fut nommé, en 1749, commis extraordinaire des finances de l'Union, place à laquelle il joignit, en 1752, celle de secrétaire de l'administration des postes. Kersseboom s'est beaucoup occupé de calculs sur les rentes viagères et rachetables, du système des placements viagers appliqués aux emprunts publics, de la théorie des annuités, de la réforme des impôts, des finances de la Hollande, etc. Voltaire s'est servi des travaux de ce savant dans son article AGE, du *Dictionnaire philosophique*, et Duvillard a fait de même dans ses *Recherches sur les rentes, les emprunts et les remboursements* (1787, in-4°). Outre des manuscrits et une volumineuse correspondance conservés aux archives de La Haye, on a de Kersseboom divers ouvrages et opuscules imprimés, entre autres : *Verloog bewijzende dat de faculteit om de renten in't Hollands negotiatie* (La Haye, 1737, in-4°), sur les emprunts en forme d'annuités et sur le nombre de naissances des hommes comparé à celui des femmes qui, d'après lui, est dans le rapport de 18 à 17; *Eerste verhandeling tot een proeve om te weeten de probable des volks, etc.* (La Haye, 1738), sur la méthode à suivre pour trouver par induction le nombre des habitants d'une nation, d'une province ou d'une ville; *Eenige aanmerkingen op de gissingen over den Staat van het menschelijk geslagt* (La Haye, 1740, in-4°), sur le nombre des habitants de la terre; *Tweede verhandeling bevestigende de preeve om te weeten de probable meenigte des volks, etc.* (La Haye, 1742, in-4°), où se trouve sa fameuse table de mortalité ou de survie, le plus remarquable de ses travaux. Cette table, établie sur la base de 1,400 naissances, indique combien il reste de survivants de 1 à 100 ans, et fait encore aujourd'hui autorité dans la science.

KERTCH ou **KERTSCH**, ancienne *Panticapée* ou *Bospore*, appelée au moyen âge *Vospro* et *Aspromonte*, ville forte de la Russie d'Europe, gouvernement de Tauride, district de Feodossia, à l'extrémité orientale de la Crimée, sur le détroit de son nom ou d'Iénikaléh, à 202 kilom. E. de Simféropol, à 80 kilom. N.-E. de Caffa, à 11 kilom. S.-O. d'Iénikaléh; par 45° 21′ 6″ de lat. N., et 34° 9′ 30″ de long. E.; 13,106 hab. Atelier de construction et de réparation militaires; théâtre, bibliothèque, douane, tribunal de commerce. Les principaux articles du commerce d'importation sont : le sucre, le café, l'huile d'olive, les fruits, les vins, le tabac, les cotonnades et les soieries. Les articles d'exportation sont : le froment, l'orge, la graine de lin, le poisson, le caviar, la laine, les peaux brutes, et surtout le sel. L'exportation du sel de Kertch monte annuellement à 2 millions de pounds (livres) par an. C'est par le détroit de Kertch que les bâtiments entrent dans la mer d'Azov. Les bâtiments de grandeur moyenne ne peuvent prendre charge complète dans le havre de Kertch; ils doivent compléter leur chargement en se plaçant au milieu du détroit, qui est éclairé par deux phares.

Kertch, admirablement située, est bâtie en amphithéâtre sur les flancs du mont Mithridate. Les rues, propres, larges et bien aérées, sont bordées de maisons blanches d'un gracieux aspect. Sur un des côtés de la belle place du Nouveau-Marché, qui occupe le centre de la ville, se voit un magnifique escalier en pierre divisé en six rampes, conduisant au sommet du mont Mithridate. Un peu au S. de cette place se déroule une charmante promenade, à l'entrée de laquelle on voit deux sphinx en pierre et une fontaine en marbre blanc. Les principaux édifices de Kertch sont : une église grecque du Xe siècle; l'église de la Sainte-Trinité, surmontée d'une petite coupole blanche, et riche en tableaux et en ornements divers; l'église catholique de l'Assomption, construite à l'aide de souscriptions faites par les Français, les Italiens et les Autrichiens qui l'habitent; une mosquée très-ancienne; la synagogue, le palais du gouverneur, celui de l'Amirauté, et la Quarantaine, magnifique établissement contenant des hangars pour les marchandises, de vastes magasins et de beaux jardins.

Kertch fut fondée, dit-on, au VIe siècle av. J.-C. par les Milésiens. Sous le nom de Panticapée, elle devint la capitale du royaume du Bosphore Cimmérien. Mithridate ajouta ce royaume à ses possessions dans le Pont. C'est sur la montagne qui domine Kertch que Mithridate, après avoir vainement demandé la mort au poison, se fit frapper au cœur, de son épée, par la main d'un soldat gaulois, pour ne pas tomber vivant au pouvoir des Romains. Ce grand roi eut pour mausolée la montagne qui porte son nom. Panticapée demeura jusqu'à Justinien la capitale du royaume de Pont. « Au temps du concile de Nicée, dit un historien, elle devint le siége d'un évêché et la résidence d'un évêque des Goths. Au IXe siècle, elle fut érigée en archevêché, qui, en 1333, devint archevêché latin, et dont la juridiction s'étendait sur la Géorgie. Au XIVe siècle, les Génois s'emparèrent de Panticapée, et dès lors le nom de cette ville se trouva successivement transformé dans les chroniques en *Cesco, Bospore et Aspromonte*. Les Turcs s'en emparèrent en 1426, et la nommèrent *Ghirtish*, d'où est dérivé le nom de Kertch, qu'elle a conservé après avoir été prise par les Russes en 1771. » Pendant la guerre de Crimée, la situation de cette ville à l'entrée de la mer d'Azov attira l'attention des alliés; le 25 mai 1855, Kertch tomba sans coup férir au pouvoir des alliés commandés par le général Brown, qui avait sous ses ordres 7,000 Français, 5,000 Anglais et 3,000 Turcs. Les Russes se retirèrent en faisant sauter leurs fortifications et leurs magasins. Du 11 au 14 juillet, la ville fut pillée, et le magnifique musée complétement dévasté. Le major Wesmacot obtint de lord Panmure l'autorisation de recueillir et d'envoyer au British Museum toutes les antiquités qui pouvaient avoir échappé au désastre, ainsi que celles que l'on pourrait encore découvrir, et il se forma à Kertch un comité pour faire de nouvelles recherches. Duncan Macpherson a publié le résultat de ces recherches dans son magnifique ouvrage intitulé : *Antiquities of Kertch and researches in the Cimmerian Bosphorus* (Londres, 1857).

KERTCH ou **KERTSCH** (détroit de). V. IÉNIKALÉH.

KERVÉGUEN (Marie-Aimé-Philippe-Auguste LE COAT, vicomte DE), homme politique français, né à Toulon le 17 novembre 1811, mort en 1868. Il servit d'abord dans la marine comme officier, puis donna sa démission et se livra aux affaires. Devenu membre du conseil général pour le canton ouest de la ville de Toulon, il fut élu, en 1852, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la deuxième circonscription du Var. Aux élections suivantes, il fut réélu au même titre. En 1863, il obtint 18,962 voix sur 28,371 suffrages exprimés et 46,920 électeurs inscrits. Le vicomte de Kervéguen, siégeant avec la majorité, vota constamment avec celle-ci. Son passage à la Chambre n'aurait guère été remarqué s'il ne s'était avisé, dans le cours de la session législative de 1867, d'attaquer un jour et de dénoncer avec une violence extrême à la tribune les principaux organes de la presse indépendante, et principalement deux de ses collègues, siégeant à la gauche, et directeurs politiques de deux grands journaux quotidiens. Selon lui, divers organes dont il donnait les noms auraient reçu à diverses reprises de gouvernements étrangers des sommes importantes pour prix de certaines complaisances. On en trouverait les preuves consignées, disait-il, dans les papiers dépendant de la succession alors ouverte de Charles de La Varenne, un des agents politiques du nouveau royaume d'Italie et qui venait de mourir. Ces preuves faisaient notamment partie d'un prétendu *sixième paquet* qui égaya longtemps les journaux satiriques, mais qui excita dans le public, en sens très-divers, on le pense bien, une agitation peu ordinaire. Cité devant un tribunal d'honneur, sommé de produire les pièces accusatrices, le vicomte de Kervéguen, après plusieurs délais demandés par lui et généreusement accordés par ses *victimes*, n'aboutit en somme qu'à des révélations ridicules que s'empressèrent néanmoins d'enregistrer les journaux ultra-bonapartistes, qui l'avaient soutenu dans cette malencontreuse équipée. En définitive, on a prétendu depuis qu'il avait été très-exploité dans cette fameuse histoire du *sixième paquet;* qu'il aurait eu entre les mains huit ou dix *sixièmes paquets*, aussi peu concluants les uns que les autres, mais qui tous lui coûtaient fort cher. On raconte que, décidé à ne reculer devant rien pour arriver à confondre ceux qu'il avait si imprudemment attaqués, il paya jusqu'à 200 fr. un numéro de l'*Armonia* (l'*Univers* italien) qu'on lui avait dit contenir ce qu'il cherchait; il le paya, mais ne l'eut jamais, du moins le numéro annoncé comme décisif. Comment l'aurait-il eu, puisqu'il n'existait pas? Après avoir remué ciel et terre, écrit à toutes les chancelleries pour leur demander leurs secrets, aux hommes d'État italiens, et même à Mazzini (voir les journaux d'avril 1858); après avoir vainement dit à ceux qui l'avaient, par esprit de parti, jeté dans cette aventure bouffonne, de le soutenir, de le défendre, de ne point le laisser seul livré aux sifflets et aux railleries du public et des gazettes, il résolut de s'éloigner quelque temps de la Chambre, et partit pour l'Espagne, où la mort le surprit. Sa fin prématurée fut encore un sujet d'épigrammes. « Eh bien! ce pauvre M. de Kervéguen? il est mort, disait-on le jour même. — Il paraît. — De quelle maladie? — Il a avalé le *sixième paquet*. » Le vicomte de Kervéguen s'était trouvé aussi mêlé à des opérations financières dont le succès n'avait pas répondu à ses attentes. C'était un homme actif, remuant, laborieux. Sa démarche un peu dégingandée, sa mise sans prétention, donnaient à son extérieur un air de sans-façon et de bonasserie que justifiaient sa conversation et ses manières. Nulle morgue, nulle affectation, il aimait ses aises; aussi qu'allait-il faire dans cette galère? Ceux qui essayeront de peindre les mœurs politiques du second Empire n'oublieront pas son nom, grâce à ce fameux *sixième paquet* devenu légendaire ou à peu près.

KERVÉLÉGAN (Augustin-Bernard-François LEGOARRE DE), homme politique français, né en Bretagne en 1748, mort à Quimper en 1825. Il était sénéchal du présidial de Quimper lorsque, en 1788, il publia, sous le titre de : *Réflexions d'un philosophe breton sur les affaires présentes*, un pamphlet dans lequel il attaquait avec une extrême vivacité les excès du clergé et de la noblesse. Cet écrit, qui produisit une vive sensation, valut à de Kervélégan d'être nommé par les électeurs de Quimper membre des états généraux. Il se montra dans cette assemblée un des plus ardents révolutionnaires, fit partie du comité breton qui devint le noyau de la Société des jacobins et eut un duel avec le vicomte de Mirabeau. Après le voyage de Varennes, il se rattacha à cette monarchie qu'il avait tant attaquée et devint un des membres du parti constitutionnel modéré. Nommé député à la Convention en 1792, il vota pour la détention temporaire de Louis XVI et son bannissement à la paix, dénonça Marat et ses écrits, soutint les girondins dans leur lutte contre la Montagne et fut décrété d'arrestation le 31 mai 1793; mais il parvint à se soustraire aux poursuites, reprit sa place à la Convention après la chute de Robespierre, fit partie du comité de Sûreté générale et fut blessé lors de l'insurrection du 1er prairial (1795), pendant laquelle il donna des preuves de sa fermeté et de son courage. Après la session, il entra au conseil des Anciens, puis au conseil des Cinq-Cents (1799), et fut membre du Corps législatif pendant toute la durée de l'Empire. Il rentra définitivement dans la vie privée au commencement de la Restauration.

KERVILLARS (Jean-Marin DE), littérateur français, né à Vannes en 1668, mort à Paris en 1745. Membre de l'ordre des jésuites, il enseigna les humanités, puis se rendit à la Martinique, où il passa plusieurs années. De retour en France, il collabora aux *Mémoires* de Trévoux et publia les *Élégies d'Ovide pendant son exil* (1724); les *Élégies pontiques* (1726); *Recueil de fables choisies extraites d'Ovide* (1742).

KERVYN DE LETTENHOVE (Joseph-Marie-Bruno-Constantin), historien et littérateur belge, né à Saint-Michel (Flandre occidentale) en 1817. Il s'est entièrement adonné à la culture des lettres, s'est fait connaître par des ouvrages estimés et est devenu membre correspondant de l'Académie royale de Bruxelles. En 1863, l'Académie des sciences morales et politiques de Paris l'a nommé membre correspondant. Attaché au parti catholique, il est devenu membre de la Chambre des députés belges, a été appelé, le 1er juillet 1870, à faire partie, comme ministre de l'intérieur, du cabinet formé par M. d'Anethan, et s'est démis de son portefeuille en décembre 1871. On a de lui : *Œuvres choisies de Milton; Comus, l'Allegro, il Penseroso, Lycidas, Samson Agoniste, sonnets, poésies latines* (Paris et Bruxelles, 1839, in-8°), avec traduction et texte en regard; *Histoire de la Flandre* (Bruxelles, 1847-1850, 6 vol. in-8°), qui a obtenu en Belgique un prix quinquennal; *Froissart, étude littéraire sur le XIVe siècle* (Paris, 1858, 2 vol. in-12), travail couronné, en 1856, par l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris; *Jacques d'Artevelde* (1863, in-8°); le *Psautier de saint Louis* (1865), etc. M. Kervyn a publié, en outre, diverses études dans le *Bulletin* et les *Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, et il a édité les *Croniques des comtes des Flandres* (Bruges, 1849, in-8°); les *Mémoires de Jean Dadizeele* (Bruges, 1850, in-4°); *Lettres et négociations de Philippe de Commines*, avec un commentaire (1867), etc.

KÉRYM (Abou-Saad AL), écrivain arabe, né à Merou (Khorassan) en 1113 av. J.-C., mort en 1167. Il visita le Khorassan, la Transoxiane, etc., s'arrêtant dans les lieux remarquables, se mettant partout en relation avec les hommes les plus instruits et prenant des notes sur tout ce qu'il voyait et apprenait. Kérym a publié le résultat de ses travaux et de ses recherches dans un ouvrage en 8 volumes, intitulé : le *Livre des origines*.

KÉRYM ou **KÉRIM-KAN**, roi de Perse, né en 1699 de notre ère, mort en 1779. D'abord simple soldat dans l'armée de Nadir-Schah, il dut à ses talents militaires un avancement rapide, acquit une grande popularité par son humanité et par la discipline qu'il sut maintenir dans ses troupes, et parvint facilement, au milieu des troubles qui éclatèrent en Perse après la mort de Nadir, à s'emparer du souverain pouvoir (1750). Après avoir mis en fuite ou tué dans des combats ses compétiteurs, il devint maître absolu du vaste territoire compris entre la Turquie et le golfe Persique, et parvint, pendant un règne de trente ans, à se faire à la fois aimer de ses sujets et respecter de ses voisins. Kérym rétablit le commerce intérieur, ranima l'agriculture presque entièrement abandonnée, embellit et fortifia sa capitale, Schiraz, y fonda des colléges, des bains, des monuments d'utilité publique, prodigua les encouragements aux savants et aux artistes, et donna des preuves constantes de sa clémence et de sa bonté. Sous son règne, les provinces jouirent de la paix et de tous les bienfaits d'un gouvernement sage et paternel; les routes furent réparées, la police fut faite avec exactitude et la justice rendue avec impartialité; « enfin, dit Teissier, sa politique habile, conciliante et libérale, l'accueil bienveillant que reçurent dans ses États et à sa cour les étrangers, surtout les Européens, placent Kérym au nombre des meilleurs, sinon des plus grands monarques de Perse. » Kérym mourut à l'âge de quatre-vingts ans, sans avoir pris le titre de roi (*schah*), se bornant à prendre celui de *wehy* (gouverneur).

KÉSAVA, nom de Crichna, dans la mythologie indienne, faisant allusion aux tresses élégantes de ce dieu. Le *Mahâbhârata* donne une autre étymologie de ce mot, disant que *Késava* est une incarnation provenant d'un des cheveux de Vichnou.

KESCHITA s. m. (kèss-chi-ta). Antiq. hébr. Nom d'une monnaie juive, représentant la valeur d'un agneau, ou, selon quelques rabbins, une obole : *Les amis de Job lui donnèrent chacun un* KESCHITA.

KESCHO, KECHO ou **KETCHO**, dite aussi **BAK-KINH**, en anglais *Cachao*, ville de l'empire d'Annam, ch.-l. du Tonkin, port sur la rive droite de la rivière de Tonkin, à 660 kilom. N. de Hué, par 22° 36′ de latit. N., et 102° 36′ de longit. E.; 42,000 hab. Elle s'appelait *Dong-King* ou *Ting-King*, c'est-à-dire *Cour de l'est*, d'où nous avons fait Tonkin; elle a pris le nom officiel de *Bak-King*, ou *Cour du nord;* mais le peuple la désigne sous la dénomination de *Kescho*, *Kecho* ou *Ketcho*. Les maisons sont en bois ou en terre, couvertes de feuilles de palmier, de roseaux ou de chaume. Les palais des mandarins sont seuls construits en briques séchées au soleil; ceux de l'empereur ont le privilége exclusif d'être bâtis en carré. Dans ses environs, on voit la triple enceinte de l'ancienne ville et les ruines du palais des rois; ce dernier avait 6 à 7 milles de circonférence. Ses cours, pavées de marbre, ses portes, les restes de ses appartements annoncent que c'était un des plus magnifiques édifices de l'Asie. Un grand chemin, construit par Gia-Long, mène de Kescho à la ville d'Hué. Exportation d'or, soieries, porcelaine, ouvrages en laque. Les Français, les Anglais et les Hollandais y ont eu jadis des comptoirs.

KÉSI, dans la mythologie indienne, mauvais génie tué par Crichna, d'où l'épithète que l'on donne souvent à ce dieu de *vainqueur de Kési*. C'était une espèce de centaure, qui renaquit, disent quelques auteurs, sous le nom de Hayagriva et fut vaincu par Vichnou.

KESKEMET, ville de Hongrie. V. KECSKEMET.

KESMET s. m. (kè-smètt). Hist. relig. Nom donné par les Turcs au destin, à la fatalité.

KESORA, célèbre idole indoue, qui se trouve dans la pagode de Jaggrenat et qui est adorée comme un dieu par les Indiens. Elle a, à la place d'yeux, deux diamants énormes; ses bras sont chargés de bracelets, de perles et de rubis; sa tête et son corps sont en bois de sandal, et elle est couverte, depuis les pieds jusqu'aux épaules, d'un grand manteau de brocart d'or et d'argent. Kesora est de forme hideuse, assez semblable à un singe, et constamment frotté avec des huiles odoriférantes qui l'ont entièrement noirci.

KESRA s. m. (kè-sra). Gramm. ar. Un des trois signes à l'aide desquels les Arabes indiquent les sons : *Le* KESRA, *que les Turcs appellent* kesré, *est figuré comme notre accent aigu, et se place au-dessous de la consonne avec laquelle il forme un son articulé.*

KESRAOUAN, région montagneuse de la Turquie d'Asie, dans la Syrie, formant la partie méridionale du pachalik de Tripoli, couverte en grande partie par les ramifica-

tions de la chaîne du Liban, et habitée par environ 120,000 Maronites et Druses indépendants. Ce pays est fertile en blé, coton et vins. On y rencontre des cèdres, qu'on dit contemporains de ceux qu'employa Salomon pour la construction du temple. On y trouve quelques mines de fer non exploitées.

KESSABIEN s. m. (kè-sa-biain). Hist. relig. Membre d'une secte de musulmans qui soutenaient que Mahomet-ben-Anefah, fils d'Ali, n'était point mort, et qu'il régnerait un jour sur les musulmans.

KESSEL, l'ancien *Castellum Menapiorum*, bourg de Hollande, dans le Limbourg, à 11 kilom. N.-E. de Ruremonde; 1,500 hab. Fabrication d'étoffes de coton. Ancien château sur la Meuse.

KESSEL (Théodore VAN), graveur hollandais, né en Hollande vers 1620. On lui doit un assez grand nombre de gravures, pour la plupart à l'eau-forte, dans lesquelles il a reproduit des tableaux de Rubens et de plusieurs maîtres italiens, et une collection d'estampes représentant des vases et des ornements, d'après Adam Viane.

KESSEL (Hans VAN), peintre flamand, né à Anvers en 1626, mort dans la même ville en 1708. Des fleurs charmantes dessinées avec goût, des oiseaux au plumage éclatant, des insectes, des reptiles, tel fut le thème favori des productions de Van Kessel. Il y avait tant de talent dans ces petites toiles, l'arrangement en était si sévère, le dessin si élégant et si ferme, le fini si remarquable, que Kessel se plaça bientôt au rang des maîtres du genre, Van Huysum, Jean Breughel et David de Heem. Son plus célèbre tableau, qui fut aussi l'un des premiers, *Animaux et fleurs*, a été gravé plusieurs fois. Le musée de La Haye possède une *Forge d'armurier*, composition d'une exquise simplicité, toute pleine de détails, armes, outils, pièces démontées, d'une exécution admirable. Les *Quatre éléments*, dont l'idée ingénieuse révèle autant d'imagination que de sentiment et d'esprit, doivent compter aussi parmi les œuvres éminentes du maître. Ces quatre panneaux charmants appartiennent au musée de Madrid, qui en possède, d'ailleurs, plusieurs autres du même peintre, mais d'un moindre mérite. La longue carrière de Van Kessel lui a permis d'exécuter un grand nombre de tableaux, dont plusieurs figurent dans les musées de Hollande. La plupart ont été attribués aux trois maîtres cités plus haut, et dont le nom, plus connu, offrait au commerce des bénéfices plus grands. Le musée du Louvre possède de Kessel des *Guirlandes de fleurs et de fruits.*

KESSEL (Ferdinand VAN), peintre flamand, fils du précédent, né à Anvers en 1660, mort à Bréda vers 1712. Elève de son père, il suivit ses traces avec succès, mais non avec la même supériorité de talent. Jean Sobieski, roi de Pologne, s'éprit à tel point de ses œuvres, qu'il le rétribua largement à la condition qu'il ne travaillerait que pour la cour de Varsovie. L'artiste, sans vouloir quitter sa patrie, accepta cette convention, qui dura jusqu'à la mort du roi (1696). La première œuvre considérable qu'il exécuta pour ce prince fut une variante des *Quatre éléments*, peints par son père; ce travail, très-habilement compris, n'en est pas moins un pastiche véritable. Ferdinand van Kessel peignit ensuite les *Quatre parties du monde*, qui attestent une imagination brillante, un savoir réel, un véritable tempérament de peintre. Le musée de Dusseldorf a longtemps possédé ces tableaux charmants, dont il existe une reproduction faite par l'auteur lui-même. A la mort de Jean Sobieski, Kessel se trouva libre de vendre ses tableaux à qui bon lui semblait. Aussi reçut-il, à cette époque, de nombreuses commandes de la part de Guillaume III, prince d'Orange et roi d'Angleterre. Entre autres travaux importants, exécutés sur la demande de ce prince, nous citerons ceux qu'il fit au palais royal de Bréda. Ces peintures, vraiment remarquables, méritent les éloges qui leur sont donnés par les critiques; mais elles ne valent pas les *Quatre éléments*, de Hans Kessel. Du reste, dans ces tableaux, les figures, qui se marient avec tant d'habileté aux animaux, aux fruits et aux fleurs, ne sont pas de Ferdinand; on les doit à Van Opstal, à Maës et à Lykens.

Telles sont, à peu près, les œuvres les plus saillantes de Ferdinand van Kessel. Son principal mérite fut de continuer habilement l'œuvre de son père, dont il n'avait, toutefois, ni le charme puissant ni l'originalité.

KESSEL (Jan VAN), peintre flamand, neveu du précédent, né en 1648, mort à une époque inconnue. Il peignit le paysage et les sujets de genre dans la manière de Van Ostade et de Teniers, représentant de préférence des fêtes de village, des intérieurs de ferme, etc. S'étant rendu à Paris, son étonnante facilité à dessiner d'après nature, l'agrément de ses compositions, le charme de son coloris lui acquirent une grande réputation. Kessel y gagna des sommes considérables, qu'il dissipa en menant une vie crapuleuse, retourna à Anvers, où, quelque temps après, il hérita des biens de son oncle Ferdinand van Kessel, et en fit le même usage honteux. Il chercha ensuite des ressources en se mettant à peindre le portrait; mais il avait perdu son talent, et, tombé dans la plus profonde abjection, il mourut dans la misère.

KESSELS (Matthieu), statuaire flamand, né à Maëstricht en 1784, mort à Rome en 1836. Venu jeune à Paris, il suivit les cours de l'Ecole des beaux-arts, puis se rendit à Hambourg, à Saint-Pétersbourg (1806), à Maëstricht (1814), où il se fit connaître par des figures en ronde bosse, des bas-reliefs, des bustes assez remarquables. De retour à Paris en 1815, il travailla quelque temps dans l'atelier du peintre Girodet, qu'il quitta pour se rendre en Italie. En 1817, se trouvant à Rome, il exécuta, d'après les dessins de Thorwaldsen, le *Jour* et la *Nuit*, deux figurines devenues populaires, et que le commerce a tant de fois reproduites. En 1819, il prit part au concours ouvert à Rome par Canova, et fut couronné pour sa belle statue représentant *Saint Sébastien percé de flèches.* Il exécuta ensuite, pour le duc d'Albe, un *Discobole couché*, d'une grande élévation de style, d'un sentiment vrai, d'une exécution irréprochable. Le *Pâris*, statue colossale qu'il exposa peu après, et que lui avait demandée le prince d'Orange, serait digne des plus grands éloges, si elle n'était le pastiche du *Pâris* de Canova. Nous lui préférons de beaucoup le *Discobole debout lançant le disque*, qui se trouve au musée de Londres. Toutes les productions de cet artiste sont loin d'être d'un grand mérite. Il en est de très-remarquables; mais d'autres sont d'une extrême faiblesse. Nous citerons, parmi les premières, le *Mausolée*, à Saint-Julien de Rome, œuvre originale et d'un grand caractère, qui est son morceau capital; le *Christ* et la *Vierge*, bustes de grandeur colossale; *Scène du déluge*, groupe en marbre d'un aspect superbe, qui suffirait, à lui seul, pour assurer à son nom une célébrité durable. Ce fut sa dernière œuvre importante; il ne produisit, dans les dernières années de sa vie, que des esquisses, des plâtres et quelques terres cuites.

Kessel ne fut point un homme de génie; mais il avait un talent sérieux et patient, une science véritable, une grande habileté de praticien, et quelques-unes de ses œuvres lui ont mérité une place distinguée parmi les sculpteurs du commencement de ce siècle. Il était membre de l'Académie de Saint-Luc et de l'Institut des Pays-Bas.

KESSELSDORF, village d'Allemagne, dans le royaume de Saxe, à 9 kilom. O. de Dresde; 507 hab. Victoire des Prussiens, commandés par Léopold de Dessau, sur les Saxons, en 1745.

Kesselsdorf (BATAILLE DE), gagnée par les Prussiens sur les Saxons le 15 décembre 1745. Frédéric II, après sa victoire de Sorr, résolut d'attaquer les Etats de l'électeur de Saxe. « Je ne veux rien du roi de Pologne, disait-il à l'envoyé de l'impératrice de Russie, que le châtier dans son électorat, et lui faire signer un acte de repentir dans sa capitale. » Cependant, Marie-Thérèse, qui se flattait toujours de rentrer en possession de la Silésie, avait formé le projet de faire marcher sur Berlin un corps de 10,000 hommes, tandis que le prince Charles de Lorraine rentrerait en Silésie. Frédéric, à qui ce projet avait été révélé, se porta aussitôt, malgré les rigueurs de l'hiver, dans la Lusace, soumit cette province et marcha sur Dresde. Le roi de Pologne s'enfuit à Prague; le prince Léopold d'Anhalt-Dessau, un des plus vaillants lieutenants de Frédéric, entra en Saxe par le pays de Magdebourg, prit Leipzig et Meissen, et s'ouvrit des communications avec le roi. A cette nouvelle, le prince Charles dirigea sa marche sur Dresde, afin d'opérer sa jonction avec le corps saxon de Rutowski; mais le prince d'Anhalt déjoua ses projets. Le 15 décembre 1745, avant que le prince Charles eût rejoint les Saxons, il se porta rapidement sur ces derniers, établis près du village de Kesselsdorf, et fit aussitôt commencer l'attaque. Les Saxons étaient flanqués à leur droite par 10,000 auxiliaires autrichiens, sous les ordres du général Grun; leur gauche était protégée par 30 gros canons, et leur centre par 50 pièces de divers calibres. Malgré le feu terrible que faisait toute cette artillerie, Léopold, qui passait pour le meilleur général d'infanterie de son temps, rangea ses troupes en bataille dans un ordre parfait, parallèlement à celles de l'ennemi. Son coup d'œil exercé lui avait déjà révélé que le succès de la journée dépendait de la prise de Kesselsdorf. En conséquence, trois bataillons de grenadiers et le régiment d'Anhalt engagèrent l'action par une attaque sur le village, que défendaient tous les grenadiers saxons. Malgré leur ardeur, les Prussiens furent repoussés après plusieurs tentatives infructueuses, et les Saxons s'élancèrent à leur poursuite; mais les dragons prussiens, exécutant sur eux une charge furieuse, les rejetèrent en désordre vers la position qu'ils venaient de quitter. Le lieutenant général Lehwald, qui dirige l'infanterie de l'aile droite, les serre alors de près, enlève leurs batteries, s'empare des hauteurs de Kesselsdorf, et, par ce mouvement, tourne le flanc de l'ennemi. Les Saxons, enfilés alors, sur toute l'étendue de leur front, par le feu des Prussiens, sont mis en pleine déroute.

En même temps, le prince d'Anhalt, traversant avec 9 bataillons de l'aile gauche un ravin profond, enfonce la droite des Saxons. Ceux-ci résistèrent vaillamment d'abord; mais, abordés irrésistiblement de toutes parts, ils s'enfuient en désordre vers Dresde, rejoignent le prince Charles, qui venait les renforcer, et l'entraînent avec eux jusqu'en Bohême. Les Prussiens avaient 3,000 hommes hors de combat; la perte des Saxons s'élevait à 4.500 tués ou blessés et à 5,000 prisonniers, parmi lesquels 5 généraux et 300 officiers; 48 canons et 8 drapeaux étaient tombés au pouvoir des Prussiens. Trois jours après, Léopold et Frédéric entraient ensemble à Dresde.

KESSELSTADT, bourg de Prusse, province de Hesse, cercle et à 2 kilom. O. de Hanau, sur la rive droite du Mein; 800 hab. Beau château électoral, construit par les comtes de Hanau, de 1701 à 1713. Près de là se trouvent les sources ferrugineuses et les bains de Wilhelmsbad.

KESSLER (Jean), réformateur protestant, né à Saint-Gall (Suisse), mort en 1574. Il commença ses études à Bâle, et se rendit ensuite à Wittemberg, attiré par la renommée retentissante de Luther et de Mélanchthon. Après avoir suivi leurs leçons et adhéré entièrement à leurs doctrines, il retourna dans sa ville natale, où il travailla de toutes ses forces à répandre les doctrines nouvelles. On a de lui : *Chronique de Saint-Gall*, ouvrage curieux, qui contient des détails intéressants sur les voyages, les liaisons et les travaux de Kessler, ainsi que sur la vie privée des réformateurs; *Bibliotheca Sangallensis*, insérée dans les *Scriptores rerum Alemannicarum*, de Goldast (tome III), et divers manuscrits conservés dans les bibliothèques suisses.

KESSLER (André), théologien allemand, né à Cobourg en 1595, mort dans cette ville en 1643. Après avoir fait ses études aux universités d'Iéna et de Wittemberg, il remplit les fonctions pastorales à Eisfeld, puis à Eisenach et à Cobourg. Il mourut d'une attaque d'apoplexie pendant qu'il prêchait. Ses principaux ouvrages sont : *De consequentia* (Wittemberg, 1623, in-8°); *Examen logicæ photinianæ* (Wittemberg, 1624, in-4°); *Historia Epiphanias Dominicæ* (Wittemberg, 1626, in-12); *Methodus disputandi* (Altorf, 1668, in-8°); *Dicta christiana* (1630, in-12); *Theologia casuum conscientiæ* (Wittemberg, 1651 et 1658, in-4°).

KEST s. m. (kèst). Métrol. anc. Mesure de capacité de l'Egypte et d'une partie de l'Asie, la même que le log.

KESTELEK, petite ville de la Turquie d'Asie, dans l'Anatolie, sandjak et à 47 kilom. S.-O. de Brousse, sur l'ancien Rhyndacus. Elle est dominée par les ruines d'un château byzantin, bâti sans doute au moyen âge, pour défendre les passages de l'Olympe contre les Turcs.

KESTELOOT (Jacques-Louis), écrivain et médecin flamand, né à Nieuport en 1778, mort en 1852. A l'étude de la médecine, qu'il commença à Gand, il joignit celle des langues classiques, du flamand, du hollandais, de la musique, se fit recevoir docteur à Leyde en 1800, puis alla se perfectionner à Paris, entra en relation avec les savants et les gens de lettres, avec Legouvé, Delille, Chateaubriand, et se fit remarquer non moins par son esprit que par l'étendue de ses connaissances. S'étant marié en 1802, Kesteloot alla habiter La Haye, où le roi Louis l'attacha à son cabinet intime, et où il se fit une brillante clientèle. Quelque temps après, il fonda, avec le libraire Immerzel et quelques écrivains de talent : le *Théâtre littéraire et économique national et étranger*, qui parut de 1809 à 1811, et dont il fut le principal rédacteur. Un ouvrage qu'il publia en 1810, sous le titre de : *Discours sur les progrès des sciences, lettres et arts, depuis* 1789 *jusqu'à ce jour, en Hollande* (1 vol. in-8°), fut très-goûté du roi Louis, qui le chargea, avec deux autres savants, de rédiger le plan d'un institut scientifique et artistique. Kesteloot s'attacha ensuite à propager la vaccine. Après l'incorporation de la Hollande à la France, il devint administrateur des pauvres catholiques à La Haye, fonctions qu'il remplit jusqu'en 1817. Nommé, en 1819, professeur de médecine à l'université de Gand, il devint, quelques années plus tard, recteur de cette université, membre de l'Académie royale des belles-lettres et fondateur de la Société pour favoriser la langue et la littérature flamande, et prit une part des plus actives au mouvement scientifique de son temps. En 1836, il se retira du professorat, passa le reste de sa vie, calme et paisible, à cultiver les lettres, et contribua beaucoup à la salubrité de sa ville natale, à laquelle il légua une partie de sa bibliothèque. Outre les écrits précités, on a de lui : un excellent *Eloge de Boerhaave* (1819); un *Eloge de Gérard van Swieten* (1826); plusieurs biographies d'hommes célèbres hollandais dans la *Biographie universelle* de Michaud, et de nombreux articles littéraires dans le *Messager de Nieuport*, feuille périodique flamande, que rédigeait son neveu Pierre Kesteloot.

KESTNER (Chrétien-Guillaume), médecin et écrivain allemand, né en Thuringe en 1694, mort en 1747. Lorsqu'il eut pris le grade de docteur à Halle, en 1719, il se fixa à Iéna, s'associa aux travaux du savant Stolle, et publia quelques ouvrages intéressants pour l'histoire et la bibliographie de la médecine, notamment : le *Dictionnaire des médecins* (Iéna, 1740, in-4°); *Abrégé de l'histoire de la médecine* (Halle, 1744), et *Bibliotheca medica optimorum per singulas medicinæ partes auctorum delecta conscripta* (Iéna, 1746, in-8°), l'ouvrage le plus important de Kestner.

KESTNER (Charles), industriel et homme politique français, né en Alsace en 1803, mort en 1870. Créateur d'une importante fabrique de produits chimiques à Thann, il obtint des récompenses à diverses expositions de l'industrie, notamment à l'Exposition universelle de 1855, où il a remporté une médaille d'honneur. La popularité qu'il avait justement acquise en s'occupant constamment du sort de ses ouvriers et ses idées libérales lui valurent d'être nommé, dans le Haut-Rhin, membre de l'Assemblée constituante, où il vota avec les républicains modérés. Non réélu, aux élections générales, à l'Assemblée législative en 1849, M. Kestner le fut peu après dans des élections partielles. Il continua à siéger dans les rangs des républicains, refusa la croix de la Légion d'honneur, qui lui fut offerte à la suite de l'Exposition de l'industrie de 1849, et fut arrêté après le coup d'Etat du 2 décembre 1851. Rendu peu après à la liberté, il ne cessa depuis lors de s'occuper de l'industrie, dans laquelle il tient un rang si distingué. On lui doit la découverte de l'acide paratartrique, et son exploitation sur une très-grande échelle. Kestner était le beau-père du colonel Charras. Il mourut au moment de la déclaration de guerre à la Prusse.

KESWICK, ville d'Angleterre, comté de Cumberland, à 40 kilom. S.-O. de Carlisle, sur la Greta, et à l'extrémité septentrionale du lac de Derwentwater; 2,200 hab. Manufactures de grosses étoffes, outils tranchants, crayons de mine de plomb. Les *chars*, petits poissons qu'on pêche abondamment au Buttermere-Lake, subissent certaines préparations et s'expédient dans le sud de l'Angleterre. La ville est bien bâtie; les rues sont larges et propres. On y remarque : un marché moderne et deux musées particuliers, ouverts aux étrangers, et où se trouvent des échantillons de toutes les substances minéralogiques du Cumberland; un bel hôtel de ville et une église moderne aux proportions élégantes. Cette ville est très-fréquentée par les touristes, qui visitent surtout, dans les environs, un monument druidique, les bords des lacs voisins et les beaux sites de la vallée de Saint-Jean, entre Keswick et Ambleside.

KESZTHELY, ville des Etats autrichiens (Hongrie), comitat de Szalad, à 58 kilom. S.-O. de Wesprim, sur le lac Balaton; 8,000 hab. Gymnase catholique; institut agricole, avec école forestière; école de musique et de dessin. Bains sulfureux; exploitation de marbre; tanneries. Beau château avec haras et bergeries.

KETA, rivière de la Russie d'Asie, dans la Sibérie. Elle prend sa source au S.-E. d'Iénisseik, par 57° 50′ de latit. N., et 90° de longit. E., coule à l'O. et se jette dans l'Obi, après un cours de 800 kilom. Elle est en partie navigable, et appartient à la grande route d'eau qui établit la communication entre la Chine et la Sibérie orientale.

KETBOGA, chef de Tartares. V. KERBOGA.

KETBOGHA (Zein-ed-Din), sultan d'Egypte, de la dynastie des Baharites. Il régna de 1204 à 1296. Mongol de race, d'abord esclave, comme tous les mameluks, il parvint aux plus hautes dignités militaires, et se fit proclamer sultan, sous le nom de Malek-el-Adel, pendant la minorité de Nasser. Son avènement fut signalé par la peste et la famine, qui s'abattirent sur l'Egypte, et par les ravages des Mongols, qui débordèrent sur la Syrie et en firent refluer 10,000 hab. sur l'Egypte. Les émirs le rendirent responsable de ces malheurs et le déposèrent. Ketbogha se retira alors en Syrie, et devint successivement commandant de Jerkhad et de Damas, où il termina sa vie.

KETCH s. m. (kètch). Mar. Bâtiment anglais qui porte un grand mât et un mât d'artimon.

KETCHÉ s. m. (kè-tché). Hist. ottom. Bonnet qui faisait partie du grand uniforme des janissaires.

KETCH-HISSAR ou **KILISSÈS-HISSAR**, l'ancienne *Tyana*, bourg de la Turquie d'Asie, dans la Caramanie, à 130 kilom. S.-O. de Kaisarieh, dans une plaine dont le sol est fortement imprégné de salpêtre. Fabrique de poudre à canon. Elle occupe la place de l'ancienne Tyana, capitale du petit pays de Tyanitide, en Cappadoce, et patrie d'Apollonius. On y voit beaucoup de ruines, entre autres un magnifique aqueduc de granit, dont 50 arcades seules sont encore debout.

KETCHO, ville de l'empire d'Annam. V. KESCHO.

KETEK, ville de l'Indoustan anglais. V. KATTAK.

KETEL (Corneille), peintre hollandais, né à Gouda en 1544, et non en 1548, comme on l'écrit souvent, mort à Amsterdam vers 1602. Il quitta l'atelier d'Antoine de Montfort, dit Blockland, pour se rendre à Paris (1567), et fut admis peu après à travailler à la décoration du palais de Fontainebleau, sous la direction du Primatice. Forcé de quitter la France lorsque la guerre éclata entre l'Espagne et la France, Ketel retourna en Hollande, puis passa en Angleterre, où il fit les portraits de la reine Elisabeth, du comte d'Oxford et de nombreux personnages de la cour. Le *Portrait du comte d'Oxford* surtout est une bonne et belle peinture. De retour dans son pays, vers 1581, Ketel se fixa à Amsterdam, y exécuta un grand nombre d'œuvres et acquit une grande réputation. D'après ses biographes, vers 1599, Ketel, renonçant à l'emploi du pinceau, pour se mettre à peindre avec les doigts, afin, disait-il, « de montrer que tout sert d'outil, avec le secours du génie, » exécuta ainsi plusieurs tableaux, entre autres : un *Héraclite* et un *Démocrite*. Ce qui nous reste de l'œuvre de Ketel est peu considérable; à peine connaît-on de lui cinq ou six compositions : les *Archers de saint Sébastien*, *Jésus-Christ et les douze apôtres*, où il a donné les portraits des peintres les plus remarquables de son temps, une *Compagnie d'arquebusiers*, au musée d'Amsterdam, et la *Force domptée par la Sagesse*, qu'on voit à Londres, dans la galerie royale. D'après quelques auteurs, Ketel était, en outre, un bon architecte, un modeleur habile et même un poëte.

KETEL (Richard), philologue hollandais, né vers 1670. Il devint, au commencement du XVIIIe siècle, recteur du gymnase de Gouda, et publia un recueil très-estimé de grammairiens latins, sous le titre de *De elegantiori latinitate comparanda scriptores selecti* (Amsterdam, 1700, in-4°).

KETELAER (Nicolas), imprimeur hollandais. Il vivait à Utrecht dans la seconde moitié du XVe siècle, et il est regardé comme le plus ancien typographe de la Hollande. On lui attribue l'édition princeps de l'*Historia ecclesiatica*, d'Eusèbe (1474, in-fol.), ainsi qu'une édition des œuvres de Thomas a Kempis, supposée de 1474, et où ne se trouve pas l'*Imitation de Jésus-Christ*, ce qui a servi d'argument à ceux qui nient que cet ouvrage soit du moine allemand.

KETHAM (Jean DE), médecin allemand, qui vivait dans la seconde moitié du XVe siècle. On ne sait rien de sa vie; il ne nous est connu que par un ouvrage de médecine, *Fasciculus medicinæ*, comprenant deux traités, et publié à Venise (in-fol.), d'abord sans date, puis en 1491. Ce livre est surtout remarquable en ce qu'il contient six figures sur bois, regardées comme les premières planches anatomiques qui aient été gravées.

KETMÂN s. m. (kè-tman — de l'ar. *katam*, cacher). Sorte de mensonge autorisé par les casuistes musulmans.

— **Encycl.** Le *ketmân*, chez les peuples musulmans, et particulièrement chez les Persans, est une sorte d'hypocrisie religieuse ou philosophique qui permet de cacher, dans des occasions difficiles, ses véritables convictions. Le mot *ketmân* indique assez, par son étymologie, l'espèce de restriction mentale qu'il désigne. M. Gobineau, dans ses *Religions de l'Asie centrale*, donne de très-intéressants détails sur le *ketmân*, et nous allons en mettre la substance sous les yeux de nos lecteurs. Dans les cas en question, non-seulement, dit M. Gobineau, il faut renoncer à sa véritable opinion, mais il est commandé d'accumuler toutes les ruses pour que l'adversaire prenne le change. On prononcera toutes les professions de foi qui peuvent lui plaire, on exécutera tous les rites que l'on reconnaît pour les plus vains, on faussera ses propres livres, on épuisera tous les moyens pour tromper. C'est là, dit M. Gobineau, ce que la philosophie asiatique de tous les âges et de toutes les sectes connaît et pratique, et que l'on appelle le *ketmân*. Un Européen rougirait d'employer ainsi le mensonge sur la plus vaste échelle; un Asiatique s'en fait gloire. Le *ketmân* enorgueillit celui qui le met en pratique. Un croyant se met, par ce fait, en état permanent de supériorité sur celui qu'il trompe; il le regarde comme un misérable aveugle auquel il ferme la droite voie et qui ne la soupçonne pas. M. Gobineau cite plusieurs exemples très-curieux de cette hypocrisie avouée; c'est par ce moyen que certaines sectes religieuses parviennent à dérober complétement leurs véritables doctrines.

KETMIE s. f. (kè-tmî — ar. *khatmiyy*, espèce de mauve). Bot. Genre de plantes, de la famille des malvacées, type de la tribu des hibiscées : *Il y a des* KETMIES *dont les fleurs sont blanches le matin, rouges à midi et pourpres le soir.* (V. de Bomare.)

— **Encycl.** Les plantes qui composent ce genre se distinguent des autres malvacées par leurs grandes et belles fleurs, pour lesquelles on les cultive dans les jardins. Le genre *ketmie* renferme environ 120 espèces. Il offre, pour principaux caractères : involucelle polyphylle; calice quinquéfide, persistant; corolle à cinq pétales inéquilatéraux; tube étaminal nu dans sa partie supérieure, tronqué ou quinquédenté à son extrémité; ovaire sessile, à cinq loges, renfermant chacune deux ou plusieurs ovules fixés à l'angle interne; style terminal, divisé à son extrémité en cinq branches stigmatifères; stigmates capités. Fruit capsulaire, à cinq loges polyspermes s'ouvrant par déhiscence loculicide en cinq valves, dont chacune porte sur sa ligne médiane une cloison au bord de laquelle sont attachées les graines. Ces cloisons ne laissent pas de columelle par leur séparation. Les semences sont réniformes, ascendantes, quelquefois revêtues de poils ou d'écailles. Les *ketmies* sont des herbes, des arbrisseaux, des arbres; elles croissent dans les contrées tropicales du globe. Leurs feuilles sont alternes, entières ou lobées, accompagnées de stipules latérales. Leurs fleurs sont grandes, à couleur variable, souvent d'une autre couleur à leur centre que dans le reste de la corolle. Vu le nombre des espèces composant le genre *ketmie*, De Candolle d'abord, Endlicher ensuite, l'ont divisé en quatre sous-genres : 1° *furcaria*; 2° *ketmia*; 3° *trionum*; 4° *bombicella*.

Parmi les *ketmies*, nous citerons : la *ketmie* rose de Chine, originaire de l'Inde, dont les fleurs, d'un rouge vif, sont d'une beauté remarquable. Elles doublent facilement par la culture. On en possède aussi des variétés blanches et jaunes. Elles se succèdent pendant tout l'été. Cette plante exige la serre chaude pendant l'hiver. Mise en pleine terre, elle peut s'étendre de manière à couvrir le mur de la serre et à produire un effet magnifique lorsqu'elle est en fleur. On la multiplie, soit par semis, que l'on fait sur couche chaude et sous châssis, soit par boutures, qui reprennent facilement, et qui fleurissent quelquefois dès la première année. La *ketmie* de Syrie, devient un arbre assez élevé dans les pays chauds, mais, dans nos contrées, elle ne s'élève guère au delà de 2 ou 3 mètres. On possède de cette *ketmie* plusieurs variétés : rouge simple, pourpre violet, blanche, avec l'onglet d'un rouge vif; à fleurs doubles, à feuilles panachées de blanc ou de jaune. Elle s'accommode de toutes les natures de terre; cependant, elle prospère surtout dans une terre légère, à une exposition méridionale. Elle est rustique; néanmoins, sa variété à fleurs blanches redoute la gelée. On la multiplie principalement de semis; on a recours aussi aux marcottes par incision, à la greffe et même aux boutures, quoique ce dernier mode de multiplication soit peu avantageux, à cause de la difficulté de la reprise. La *ketmie* vésiculeuse est originaire d'Afrique et annuelle. Ses fleurs jaunes sont larges et ont les onglets des pétales d'un brun foncé velouté. Sa multiplication est très-facile et se fait par semis, au printemps, et en pleine terre. Dans le midi de la France, elle se ressème d'elle-même dans les jardins. La *ketmie* rouge, l'*oseille de Guinée*, l'*ambrette* et le *gombô nafé* ont été séparés du genre *ketmie* et placés dans le genre *abel-mosch*.

KETOI, île de la mer d'Okhotsk, dans l'archipel des Kouriles, au N.-E. de l'île de Simousir, par 47° 20′ de latit. N., et 150° de longit. E.; 12 kilom. de longueur sur 58 de largeur. Elle est hérissée de hautes montagnes.

KETSKEMET, ville de Hongrie. V. KECSKEMET.

KETT (Henri), théologien et philologue anglais, né à Norwich en 1761, mort en 1825. Il fit ses études à Oxford, où il devint un des directeurs du collége de la Trinité. Ses fonctions professorales lui laissaient assez de temps; il en profita pour étudier à fond la théologie et l'histoire ecclésiastique. En 1808, il renonça à l'enseignement et jouit de quelques bénéfices; il possédait une belle fortune, qu'il légua à trois institutions de charité. Il mourut en prenant un bain froid au sortir de table. Ses ouvrages sont : *Poëmes de jeunesse* (1793); on dit qu'il aurait bien voulu faire oublier cette publication, qui lui attira bon nombre d'épigrammes, entre autres celle-ci, de Warton :

> Vois ce nez, critique perfide!
> Et tu diras avec raison
> Que si Kett n'est pas un Ovide,
> Du moins, ma foi, c'est un Nason;

Voyages aux lacs du Cumberland et du Westmoreland (1798); l'*Histoire interprète des prophéties* ou *Coup d'œil sur les prophéties de la Bible et leur accomplissement* (Oxford, 1798-1799, 3 vol. in-12); *Eléments généraux des connaissances* ou *Introduction aux livres utiles dans les branches principales de la littérature et des arts* (1802, 3 vol. in-8°); *Emilie* (1809, 3 vol. in-12); une traduction du *Génie du christianisme*, de Chateaubriand (1812, 3 vol. in-8°); les *Fleurs de l'esprit* ou *Recueil de bons mots anciens et modernes* (1814, 2 vol. in-12).

KETTELER (Wilhelm-Emmanuel, baron DE), prélat allemand, né à Munster en 1811. Lorsqu'il eut achevé son droit, il entra dans l'administration, devint référendaire, puis, par suite d'un brusque revirement dans ses idées, il donna sa démission (1837), fit ses études de théologie et reçut l'ordre de la prêtrise. Il était curé à Hopster, en Westphalie, lorsqu'en 1848 la révolution vint agiter l'Allemagne et donner aux amis de la liberté des espérances qui ne devaient point se réaliser. M. Ketteler, élu membre de l'Assemblée nationale de Francfort, se rangea parmi les modérés et ne se fit remarquer que par le discours qu'il prononça à l'occasion du meurtre du prince Lichnowski. Vers le même temps, s'étant rendu à Mayence, il y fit six sermons, qui eurent un grand retentissement, puis alla à Berlin, où il prit la direction d'une paroisse catholique, et fut nommé, en 1850, évêque de

Mayence. Ce prélat a fondé une école de théologie dans sa ville natale, et il exerce une influence considérable dans la Hesse. Nommé député au Reichtag en 1867, il donna peu après sa démission avec un grand éclat. C'est un des prélats les plus en vue de l'Allemagne, un de ceux qui ont protesté contre les lois relatives au clergé, présentées par Bismark au parlement allemand en 1873. M. Ketteler s'est beaucoup occupé des questions sociales et ouvrières, et on a été jusqu'à l'accuser d'être socialiste. Outre des mandements, dont plusieurs ont été très-remarqués, il a publié un certain nombre d'écrits et de brochures, dans lesquels il se rattache, par les idées, à l'école des catholiques français soi-disant libéraux. Nous citerons, notamment, l'écrit intitulé : *Liberté, autorité, Eglise*, qui a été traduit en français en 1861. Une brochure qu'il a fait paraître en 1873, et qui traite du pouvoir impérial allemand, de l'alliance avec l'Autriche, du respect des droits particularistes et de la liberté religieuse, a eu un très-grand retentissement. Ajoutons que M. Ketteler n'a cessé de professer l'antipathie la plus profonde contre la France.

KETTENHOF, bourg des Etats autrichiens, dans la basse Autriche, à 11 kilom. S.-E. de Vienne; 1,250 hab. Grande fabrique de cotons et d'indiennes; vinaigre, produits chimiques.

KETTERING, ville d'Angleterre, comté et à 22 kilom. N. de Northampton; 5,000 hab. Filatures de laines; fabrication d'étamines, lustrines, dentelle. L'église, dédiée à saint Pierre et saint Paul, contient plusieurs anciens monuments.

KETTILMUNDSSON (Mats ou Matthias), homme politique suédois, mort en 1337. Il commença à se signaler dans une guerre contre les Russes (1291), se rangea, en 1304, dans le parti d'Eric et de Waldemar, révoltés contre leur frère, le roi Birger, et s'empara de Stockholm. Lorsque Birger, après avoir fait assassiner ses frères, fut devenu l'objet de la haine générale et se vit contraint de fuir devant l'armée des mécontents, Kettilmundsson convoqua à Skara les grands du royaume, qui le nommèrent administrateur de la Suède. Peu après, il s'empara de Stegeborg, de Nykœping et d'autres places, pénétra en Scanie, et contraignit le roi de Danemark à conclure une trêve. En 1319, il réunit à Mora, près d'Upsal, une diète à laquelle prirent part, pour la première fois, des bourgeois et des paysans, et il y fit prêter serment d'obéissance au fils d'Eric, Magnus, âgé de trois ans. Il fut alors nommé tuteur du jeune prince et assisté d'un conseil de régence, composé de six prélats et de vingt-neuf seigneurs. Par la suite, il se démit de ses fonctions d'administrateur du royaume, que remplit après lui Knat Johansson, mais il n'en conserva pas moins une haute influence dans le gouvernement et prit une part active aux affaires. C'est ainsi qu'il réunit à la Suède la Scanie, la Blekingie, le Halland méridional, qu'il parvint à réprimer les avides prétentions des villes hanséatiques, et qu'il rendit la paix à la Suède, à la suite de guerres heureuses contre les Russes et les Danois. Kettilmundsson était d'une force corporelle extraordinaire. Il fit preuve, dans son active carrière, d'autant de prudence que de hardiesse; mais on lui a reproché d'avoir fait de trop grandes concessions au clergé et de s'être souvent montré ingrat envers ses bienfaiteurs.

KETTLER (Gottard), dernier grand maître de l'ordre des chevaliers de Livonie, de 1558 à 1561. Il succéda, dans le titre de grand maître, à Guillaume de Furstenberg, qui s'était vu dans l'impuissance d'empêcher les invasions des Moscovites en Livonie et de mettre un terme à leurs excès. Kettler demanda vainement des secours aux princes d'Allemagne, puis s'adressa aux rois de Pologne et de Suède, qui demandèrent, en échange de leur appui, le premier, que la Livonie fût annexée à sa couronne; le second, qu'on lui donnât Revel et une partie de l'Esten. Se trouvant dans l'impossibilité d'arriver à une solution favorable, le grand maître signa, avec Sigismond II, un traité par lequel la Livonie se trouvait annexée à la Pologne, et reçut en échange le titre de duc de Courlande et de Sémigalie. L'ordre se trouva nécessairement dissous, et Kettler épousa une princesse de Mecklembourg.

KETTLEWELL (John), théologien anglais, né dans le Yorkshire en 1653, mort à Londres en 1695. Il entra dans les ordres, prit une part active aux controverses religieuses de son temps, refusa de prêter serment d'obéissance à Guillaume d'Orange, et se vit privé de la cure de Coleshill, qu'il desservait. Le plus remarquable de ses traités a pour titre : *Measures of Christian obedience* (Londres, 1681). Ses œuvres ont été réunies et publiées à Londres (1718, 2 vol. in-fol.).

KETTNER (Frédéric-Ernest), érudit allemand, né à Stolberg en 1671, mort à Quedlimbourg en 1722. Il entra dans les ordres, devint précepteur des jeunes princesses de Weissenfels, puis fut successivement surintendant, conseiller ecclésiastique et inspecteur des gymnases. Kettner était très-versé dans la connaissance de l'histoire, des antiquités, et fut un habile controversiste. On a de lui de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous nous bornerons à citer : *De studio novitatis in philosophia* (Leipzig, 1689); *De historia electoratus* (Leipzig, 1690); *De unitariis* (Leipzig, 1691); *Antiquitates Quedlinburgenses et diplomata* (Leipzig, 1712); *Historia dicti Johannei de sanctissima Trinitate* (Leipzig, 1713), etc. — Son frère, Frédéric-Gottlieb KETTNER, professeur de philosophie et prédicateur, né à Stolberg, mort en 1739, a laissé, outre des dissertations et des sermons, un ouvrage intitulé : *De mumiis Ægyptiacis* (Leipzig, 1694, in-4°).

KETTWIG, ville de Prusse, province du Rhin, régence et à 19 kilom. N.-E. de Dusseldorf, sur la Ruhr; 2,519 hab. Fabrication et teinture de draps.

KÉTUPA s. m. (ké-tu-pa). Ornith. Division du genre chouette.

KEUCHEN (Robert), philologue hollandais, né à Arnheim en 1636, mort en 1673. Après avoir été pendant plusieurs années professeur à Amsterdam, il fut exilé de Hollande et habita, à partir de ce moment, plusieurs villes de l'Europe, entre autres Paris, où la publication d'un opuscule, intitulé : *Gallia triumphans*, lui valut de Louis XIV une gratification de 300 livres. Ses principaux ouvrages sont : *De prima populi Romani origine* (Amsterdam, 1661, in-fol.); *Antoninus Pius sive in vitam Antonini Pii excursus politici* (Amsterdam, 1661); *Musæ juveniles* (Amsterdam, 1662); *Gallia, seu poematum heroicorum libri II* (Amsterdam, 1663).

KEUILU-HISSAR, l'ancien *Lycus*, rivière de la Turquie d'Asie, pachalik de Sivas. Elle naît sous le nom de *Kerkif* dans les monts qui séparent le sandiac d'Arakbir du pachalik d'Erzeroum, coule d'abord à l'O., puis au N.-O., et se jette dans l'Iékil-Irmak, après un cours de 450 kilom.

KEULEN (Ludolph VAN), mathématicien hollandais, né à Hildesheim, mort à Leyde en 1610. Il professa les mathématiques à Bréda et à Amsterdam, et se fit avantageusement connaître dans le monde savant par ses longues recherches pour établir le rapport du diamètre du cercle à la circonférence, et en poussant les limites de ce rapport jusqu'à trente-cinq décimales. Nous citerons de lui : *De circulo et adscriptis* (1596); *Fundamenta arithmetica et geometrica* (Leyde, 1625); *Zetemata geometrica.*

KEULEN (Janszons VAN), peintre hollandais, né en 1580, mort en 1665. Pendant la plus grande partie du règne de Charles Ier, roi d'Angleterre, il vécut à la cour de ce prince, quitta la Grande-Bretagne à l'époque de la Révolution et alla se fixer à La Haye. Le plus grand nombre de ses ouvrages, qui consistent en portraits, se trouve en Angleterre. On voit de lui, à l'hôtel de ville de La Haye, un tableau représentant les portraits en pied du bourgmestre et des échevins de la ville en 1647. Ses toiles se recommandent par l'expression des têtes, la variété des attitudes, la largeur de la touche et l'agrément du coloris.

KEULEN (Jan VAN), géographe hollandais, mort en 1705. Il vendait des instruments de géométrie et éditait des cartes géographiques. C'est lui qui fit paraître le *Nouveau grand illuminant flambeau de la mer* (Amsterdam, 1687, 5 vol. in-fol.), atlas de Jean van Loon et de Nicolas-Jean Voogt, l'ouvrage le plus exact et le plus complet qui eût encore paru. Il compléta cet ouvrage par un autre, longtemps fort recherché, le *Grand nouvel atlas de la mer* ou *Monde aquatique* (1699), qui comprend 160 cartes in-fol. — Son fils, Gerhard van KEULEN, a publié une nouvelle édition de cet atlas sous le titre de : *Flambeau de la mer* (1728, in-fol. en 4 parties).

KEULÉRIE s. f. (keu-lé-rî). Bot. V. KŒLÉRIE.

KEUP (Jean-Bernard), médecin hollandais, né en 1755, mort à Deventer en 1802. Il se fit recevoir docteur en 1773 et exerça la médecine dans plusieurs villes, en dernier lieu à Deventer. On lui doit plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *De la connaissance et de la guérison de l'hydrophobie* (Dusseldorf, 1788); *Libellus pharmaceuticus* (Duysbourg, 1789); *Vie de Pierre Camper* (1792), etc. Il a également laissé plusieurs traductions du français et de l'allemand.

KEUPRIQUE adj. (keu-pri-ke). Minér. Se dit des terrains auxquels appartiennent les marnes irisées.

KEURVA s. m. (keur-va). Bot. Syn. de BAQUOIS OU PANDANUS.

KEUSCHBERG, village de Prusse, prov. de Saxe, à 17 kilom. S.-E. de Mersebourg, sur la Saale; 950 hab. Il est devenu célèbre dans l'histoire par la grande bataille, dite *bataille des Hongrois*, que le roi de Germanie, Henri Ier, y livra à ces derniers le 15 mars 933. Dans les premiers jours de cette année, les hordes innombrables de ces barbares avaient pénétré par la Franconie dans la Thuringe, où elles avaient commis les ravages les plus horribles. Ils se partagèrent ensuite en deux armées, dont l'une se dirigea vers l'O., tandis que l'autre s'arrêtait dans la partie orientale de la Saxe. La première fut vaincue et détruite par les Saxons et les Thuringiens, près de Jechaburg. Le roi Henri, à la tête d'une armée rassemblée rapidement et par suite peu nombreuse, marcha contre la seconde, qui s'était emparée de Mersebourg, qu'elle mettait à feu et à sang. Il établit son